

» lorsque leur champ de bataille eût dû  
» embrasser la totalité du pays. »

A dîner il a parlé de la campagne de Dumouriez en Champagne, qu'il venait de lire. Il faisait peu de cas du duc de Brunswick, qui, avec un projet offensif, n'avait fait, disait-il, que dix-huit lieues en quarante jours. Mais d'un autre côté, il blâmait fort Dumouriez, dont il avait trouvé la position trop audacieuse. « Et de ma part on doit prendre cela pour beaucoup, a-t-il ajouté, car je me regarde comme l'homme le plus audacieux, en guerre, qui peut-être ait jamais existé, et bien certainement je ne serais pas resté dans la position de Dumouriez, tant elle m'eût présenté de dangers. Je n'explique sa manœuvre qu'en me disant qu'il n'aura pas osé se retirer. Il aura jugé encore plus de périls dans la retraite qu'à demeurer. Wellington s'était mis dans ce cas avec moi le jour de Waterloo. »

» Les Français sont les plus braves qu'on connaisse; dans quelque position qu'on les essaye ils se battent; mais ils ne savent pas se retirer devant un ennemi victorieux. S'ils ont le moindre échec, ils n'ont plus ni tenue ni

» discipline; ils vous glissent dans la main. Voilà, je suppose, quel aura été le calcul de Dumouriez, etc.; ou bien encore, peut-être, quelque négociation secrète que nous ignorons. »

Dans le jour, des papiers publics qu'on nous a procurés parlaient du mariage du prince Léopold de Saxe-Cobourg avec la princesse Charlotte de Galles.

L'Empereur a dit : « Ce prince Léopold a pu être mon aide-de-camp : il l'a sollicité de moi, et je ne sais ce qui aura arrêté sa nomination. Il est fort heureux pour lui de n'avoir pas réussi : ce titre lui aurait coûté sans doute le mariage qu'il fait en cet instant; et puis, observait l'Empereur, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur ici bas dans la vie des hommes!..... »

La conversation s'est engagée alors sur la princesse Charlotte d'Angleterre. Quelqu'un disait qu'elle était extrêmement populaire à Londres, et donnait des signes non équivoques de beaucoup de caractère. C'était un adage parmi beaucoup d'Anglais, qu'elle recommencerait Elisabeth. Elle-même, prétendait-on, n'était pas sans quelques pensées à cet égard. Le narrateur disait s'être

trouvé à Londres en 1814, précisément quand cette jeune princesse, à la suite des outrages faits à sa mère en présence des souverains alliés, s'était évadée de chez le Prince Régent, son père, avait sauté dans le premier fiacre offert à sa vue, et volé à la demeure de sa mère, qu'elle adorait. La gravité anglaise se montra indulgente en cette occasion; on se plut généralement à trouver l'excuse d'une inconséquence aussi grave dans la moralité même du sentiment qui l'avait causée. La jeune princesse ne voulait plus sortir de chez sa mère; il fallut que le duc d'York, ou un autre de ses oncles, et peut-être encore le grand-chancelier d'Angleterre, vissent la décider à retourner auprès de son père, lui démontrant que son obstination pouvait exposer sa mère au point de mettre sa vie en péril.

La princesse Charlotte avait déjà fait preuve d'un caractère très-décidé en refusant d'épouser le prince d'Orange, qu'elle repoussait surtout parce qu'elle se serait trouvée dans l'obligation, disait-elle, de vivre parfois hors d'Angleterre; sentiment national qui la rendit encore d'autant plus chère aux Anglais.

Elle ne s'est fixée sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, nous disent les Anglais qui se trouvent ici, que par le seul effet de son propre choix; et elle a annoncé hautement, ajoutent-ils, qu'elle comptait sur d'heureux jours, parce qu'elle n'avait eu d'autre guide que le sentiment. Ce prince lui a beaucoup plu. « Je le crois sans peine, a observé » l'Empereur; si je m'en souviens bien, » c'est le plus beau jeune homme que j'aye » vu aux Tuileries. » On a raconté que les Anglais d'ici avaient cité, il y avait peu de jours, ce qu'ils appelaient une preuve du caractère et de la dignité de leur jeune future souveraine. Un des ministres s'étant rendu chez elle, lors des arrangemens du mariage, pour des détails domestiques à régler, lui fit entendre des propositions qu'elle regarda comme peu faites pour elle. « Milord, » lui dit-elle avec fierté, je suis l'héritière de la Grande-Bretagne, je dois un jour en porter la couronne, je le sais, et mon âme s'est mise en rapport avec cette haute destinée; ainsi ne croyez pas pouvoir me traiter autrement. N'allez pas penser que, pour épouser le prince Léopold, je puisse,

» je veuille jamais être *mistriss Cobourg* :  
 » ôtez-vous cela de la tête, etc.»

Cette jeune princesse est l'idole des Anglais, qui se complaisent à voir en elle l'espoir d'un meilleur avenir.

L'Empereur, revenant sur le prince Léopold, qui avait dû être son aide-de-camp, a dit : « Une foule d'autres princes allemands briguaient la même faveur. Lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent pas que je ne fusse prêt à renouveler, dans ma personne, l'étiquette et les formes du saint empire romain; et tous parmi eux, jusqu'aux rois mêmes, se montraient empressés de former mon cortège, et de devenir, l'un mon grand échanson, l'autre mon grand-pannetier, etc. Vers ce temps, les princes allemands avaient, à la lettre, envahi les Tuileries; ils en remplissaient les salons, modestement confondus, perdus au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et que la plus grande partie de l'Europe se trouvait rassemblée aux Tuileries!... Le fait est, a conclu l'Empereur, que sous mon règne, Paris a

» été la reine des nations, et les Français le premier peuple de l'univers!...»

Lundi 11.

Divers objets bien importans. — Négociation d'Amiens; début du Premier Consul en diplomatie. — De l'agglomération des peuples de l'Europe. — De la conquête de l'Espagne. — Danger de la Russie. — Bernadotte.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. J'ai passé presque toute la journée avec lui, je ne l'ai quitté que pour aller dîner.

Les conversations du jour ont été longues, pleines, et des plus intéressantes; l'Empereur se trouvait fort causant, et ses paroles étaient riches, rapides. Il a parcouru une foule d'objets souvent fort étrangers, bien qu'ils fussent amenés naturellement les uns par les autres. Ils étincelaient d'idées et de faits nouveaux pour moi; malheureusement leur nombre et leur importance même m'en ont fait perdre une partie, et je voudrais pouvoir affirmer que je suis littéral dans ce qui reste; car ma grande occupation à retenir ce qui était passé, m'a souvent rendu distrait pour ce qui arrivait.

Parlant des élémens de la société, il disait : « La *démocratie* peut être fuyante; mais elle a des entrailles, on l'émeut; pour l'*aristocratie*, elle demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais, etc., etc.

Dans un autre moment, et à la suite d'antécédens, il a dit : « Toutes les institutions ici bas ont deux faces : celle de leurs avantages et celle de leurs inconvéniens ; on peut donc, par exemple, soutenir et combattre la *république* et la *monarchie*. Nul doute qu'on ne prouve facilement en théorie, que toutes deux également sont bonnes et fort bonnes ; mais, en application, ce n'est plus aussi aisé. » Et il arrivait à dire que l'extrême frontière du gouvernement de plusieurs était l'*anarchie*; l'extrême frontière du gouvernement d'un seul, le *despotisme*; que le mieux serait indubitablement un juste milieu, s'il était donné à la sagesse humaine de savoir s'y tenir. Et il remarquait que ces vérités étaient devenues banales, sans amener aucun bénéfice; qu'on avait écrit, à cet égard, des volumes jusqu'à satiété, et qu'on en écri-

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 259  
rait grand nombre encore, sans s'en trouver beaucoup mieux, etc., etc.

Plus tard, il lui est arrivé de dire encore : « Il n'y a point de despotisme absolu, il n'en est que de relatif; un homme ne saurait impunément en absorber un autre. Si un Sultan fait couper des têtes à son caprice, il perd facilement aussi la sienne, et de la même façon. Il faut que l'excès se déverse toujours de côté ou d'autre; ce que l'Océan envahit dans une partie, il le perd ailleurs; et puis il est des mœurs, certains usages contre lesquels viennent se briser toute puissance. Moi, en Egypte, conquérant, dominateur, maître absolu, exerçant les lois sur la population par de simples ordres du jour, je n'aurais pas osé faire fouiller les maisons, et il eût été hors de mon pouvoir d'empêcher les habitans de parler librement dans les cafés. Ils étaient plus libres, plus parleurs, plus indépendans qu'à Paris : s'ils se soumettaient à être esclaves ailleurs, ils prétendaient et voulaient être libres là. Les cafés étaient la citadelle de leurs franchises, le bazar de leurs opinions. Ils y déclamaient et jugeaient en toute

» hardiesse : on n'eût pu venir à bout de  
 » leur fermer la bouche. S'il m'est arrivé  
 » d'y entrer, on s'y inclinait devant moi,  
 » il est vrai ; mais c'était affaire d'estime  
 » personnelle ; j'étais le seul, on ne l'eût  
 » pas fait pour mes lieutenans, etc.

» Quoi qu'il en soit, disait-il à la suite  
 » d'autres objets, voici le pouvoir de  
 » l'unité et de la concentration, ce sont  
 » des faits propres à frapper même le  
 » dernier vulgaire. La France, livrée aux  
 » tiraillemens de plusieurs, allait périr  
 » sous les coups de l'Europe réunie ; elle  
 » met le gouvernail aux mains d'un seul,  
 » et aussitôt, moi, Premier Consul, je  
 » donne la loi à toute cette même Eu-  
 » rope.

» Ce fut un singulier spectacle que de  
 » voir les vieux cabinets de l'Europe ne  
 » pas juger l'importance d'un tel chan-  
 » gement, et continuer à se conduire  
 » avec l'unité et la concentration, comme  
 » ils l'avaient fait avec la multitude et  
 » l'éparpillage. Ce qui n'est pas moins  
 » remarquable, c'est que Paul, qui a  
 » passé pour un fou, fut le premier qui,  
 » du fond de sa Russie, apprécia cette  
 » différence ; tandis que le ministère  
 » anglais, réputé si habile et de tant

» d'expérience, fut le dernier. *Je laisse de*  
 » *côté les abstractions de votre révolution,*  
 » m'écrivait Paul, *je me tiens à un fait,*  
 » *il me suffit : à mes yeux vous êtes un*  
 » *gouvernement, et je vous parle, parce*  
 » *que nous pouvons nous entendre, et que*  
 » *je puis traiter.*

» Quant au ministère anglais, il me  
 » fallut vaincre et forcer partout à la paix,  
 » l'isoler absolument du reste de l'Europe  
 » pour parvenir à m'en faire écouter ; et  
 » encore n'entra-t-il en pourparler avec  
 » moi qu'en se traînant dans les ornières  
 » de la vieille routine. Il essayait de m'a-  
 » muser par des longueurs, des proto-  
 » coles, des formes, des étiquettes, des  
 » antécédens, des incidens, que sais-je ?  
 » Je ne fis qu'en rire, je me sentais si  
 » puissant!!!

» Un terrain tout nouveau demandait  
 » des procédés tout nouveaux ; mais les  
 » négociateurs anglais ne semblaient se  
 » douter ni du temps, ni des choses,  
 » ni des hommes. Ma manière les dé-  
 » concerta tout à fait. Je débutai avec  
 » eux en diplomatie comme j'avais fait  
 » ailleurs dans les armes. Voici mes  
 » propositions, leur dis-je tout d'abord ;  
 » nous sommes maîtres de la Hollande,

» de la Suisse, je les abandonne contre  
 » les restitutions que vous aurez à faire  
 » à nous ou à nos alliés; nous sommes  
 » maîtres aussi de l'Italie : j'en aban-  
 » donne une partie, et conserve l'autre,  
 » afin de pouvoir diriger et garantir l'exis-  
 » tence et la durée de tout : voilà mes  
 » bases; à présent édifiez autour ce qu'il  
 » vous plaira, peu m'importe; mais le  
 » but et le résultat doivent demeurer  
 » tels; je n'y changerai rien. Je ne pré-  
 » tends point acheter de vous des con-  
 » cessions; mais faire des arrangemens  
 » raisonnables, honorables et durables;  
 » voilà mon cercle. Vous ne vous doutez,  
 » à ce que je vois, ni de nos situations  
 » ni de nos moyens respectifs; je ne crains  
 » ni vos refus, ni vos efforts, ni tous les  
 » embarras que vous pourriez me créer;  
 » j'ai les bras forts, je ne demande qu'à  
 » porter.

» Ce langage inusité, continuait l'Em-  
 » pereur, eut son effet; on n'avait pré-  
 » tendu que nous amuser à Amiens, et  
 » l'on y traita sérieusement. Ne sachant  
 » par où me toucher, ils m'offrirent de  
 » me faire roi de France. J'en levai les  
 » épaules de pitié. Ils s'adressaient bien...  
 » Roi par la grâce de l'étranger!... Moi

» qui me trouvais déjà souverain par la  
 » volonté du peuple!...

» L'ascendant que je m'étais donné  
 » était tel, que durant les négociations  
 » même, je me fis adjuger par les Ita-  
 » liens la présidence de leur république,  
 » et que cet acte qui dans la diplomatie  
 » ordinaire de l'Europe eût enfanté tant  
 » d'incidens, n'interrompit, n'arrêta rien:  
 » on n'en conclut pas moins, tant ma  
 » brusque franchise m'avait plus servi  
 » que n'eussent pu faire toutes les finas-  
 » series d'usage. Bien des pamphlets et  
 » bien des manifestes qui ne valent guère  
 » mieux, m'ont accusé de perfidie, de  
 » manquer de foi et de parole dans mes  
 » négociations : je ne le méritai jamais;  
 » les autres cabinets, toujours.

» A Amiens, du reste, a-t-il dit, je  
 » croyais de très-bonne foi le sort de la  
 » France, celui de l'Europe, le mien,  
 » fixés; la guerre finie. C'est le cabinet  
 » anglais qui a tout rallumé, c'est à lui  
 » seul que l'Europe doit tous les fléaux  
 » qui ont suivi, lui seul en est responsable.  
 » Pour moi, j'allais me donner unique-  
 » ment à l'administration de la France,  
 » et je crois que j'eusse enfanté des pro-  
 » diges. Je n'eusse rien perdu du côté

» de la gloire, mais beaucoup gagné du  
 » côté des jouissances; j'eusse fait la con-  
 » quête morale de l'Europe, comme j'ai  
 » été sur le point de l'accomplir par les  
 » armes. De quel lustre on m'a privé!

» On ne cesse de parler de mon amour  
 » pour la guerre; mais n'ai-je pas été  
 » constamment occupé à me défendre?  
 » Ai-je remporté une seule grande vic-  
 » toire, que je n'aie immédiatement pro-  
 » posé la paix?

» Le vrai est que je n'ai jamais été maî-  
 » tre de mes mouvemens; je n'ai jamais  
 » été réellement tout à fait moi.

» Je puis avoir eu bien des plans;  
 » mais je ne fus jamais en liberté d'en  
 » exécuter aucun. J'avais beau tenir le  
 » gouvernail, quelque forte que fût la  
 » main, les lames subites et nombreuses  
 » l'étaient bien plus encore, et j'avais la  
 » sagesse d'y céder plutôt que de som-  
 » brer en voulant y résister obstinément.  
 » Je n'ai donc jamais été véritablement  
 » mon maître; mais j'ai toujours été gou-  
 » verné par les circonstances; si bien  
 » qu'au commencement de mon éléva-  
 » tion, sous le consulat, de vrais amis,  
 » mes chauds partisans, me demandaient  
 » parfois, dans les meilleures intentions

» et pour leur gouverne, où je prétendais  
 » arriver; et je répondais toujours que  
 » je n'en savais rien. Ils en demeurèrent  
 » frappés, peut-être mécontents, et pour-  
 » tant je leur disais vrai. Plus tard, sous  
 » l'empire, où il y avait moins de fami-  
 » liarité, bien des figures semblaient me  
 » faire encore la même demande, et  
 » j'eusse pu leur faire la même réponse.  
 » C'est que je n'étais point le maître de  
 » mes actes, parce que je n'avais pas la  
 » folie de vouloir tordre les événemens  
 » à mon système; mais au contraire je  
 » pliais mon système sur la contexture  
 » imprévue des événemens; et c'est ce  
 » qui m'a donné souvent les apparences  
 » de mobilité, d'inconséquence, et m'en  
 » a fait accuser parfois; mais était-ce  
 » juste?

Et après avoir traité beaucoup d'au-  
 très sujets encore, l'Empereur, plus loin,  
 disait: « Une de mes plus grandes pen-  
 sées avait été l'agglomération, la con-  
 centration des mêmes peuples géogra-  
 phiques qu'ont dissous, morcelés les  
 révolutions et la politique. Ainsi l'on  
 compte en Europe, bien qu'épars,  
 plus de trente millions de Français,  
 quinze millions d'Espagnols, quinze

» millions d'Italiens, trente millions d'Al-  
 » lemands : j'eusse voulu faire de chacun  
 » de ces peuples un seul et même corps  
 » de nation. C'est avec un tel cortège  
 » qu'il eût été beau de s'avancer dans la  
 » postérité et la bénédiction des siècles.  
 » Je me sentais digne de cette gloire!

» Après cette simplification sommaire,  
 » observait-il, il eût été plus possible de  
 » se livrer à la chimère du beau idéal  
 » de la civilisation : c'est dans cet état  
 » de choses qu'on eût trouvé plus de  
 » chances d'amener partout l'unité des  
 » codes, celle des principes, des opi-  
 » nions, des sentimens, des vues et des  
 » intérêts. Alors peut-être, à la faveur  
 » des lumières universellement répan-  
 » dues, devenait-il permis de rêver, pour  
 » la grande famille européenne, l'appli-  
 » cation du congrès américain, ou celle  
 » des Amphictions de la Grèce; et quelle  
 » perspective alors de force, de gran-  
 » deur, de jouissances, de prospérité!  
 » Quel grand et magnifique spectacle!...

» L'agglomération des trente ou qua-  
 » rante millions de Français était faite  
 » et parfaite; celle des quinze millions  
 » d'Espagnols l'était à-peu-près aussi;  
 » car rien n'est plus commun que de

» convertir l'accident en principe: comme  
 » je n'ai point soumis les Espagnols, on  
 » raisonnera désormais comme s'ils eus-  
 » sent été insoumettables. Mais le fait est  
 » qu'ils ont été soumis, et qu'au moment  
 » même où ils m'ont échappé, les cortès de  
 » Cadix traitaient secrètement avec nous.  
 » Aussi, ce n'est pas leur résistance, ni  
 » les efforts des Anglais qui les ont déli-  
 » vrés; mais bien mes fautes et mes re-  
 » vers lointains; celle surtout de m'être  
 » transporté avec toutes mes forces à  
 » mille lieues d'eux, et d'y avoir péri;  
 » car personne ne saurait nier que si, dès  
 » mon entrée dans ce pays, l'Autriche  
 » en ne me déclarant pas la guerre, m'eût  
 » laissé quatre mois de séjour de plus en  
 » Espagne \*, tout y eût été terminé; le

---

\* C'est à ce sujet précisément que Napoléon s'exprima ainsi : « La présence du général est indispensable : c'est la tête, c'est le tout d'une armée : ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César; ce n'est pas l'armée carthaginoise qui faisait trembler la république aux portes de Rome, mais Annibal; ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre; ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Vésèr et sur l'Inn, mais Turenne; ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans



» gouvernement espagnol allait se conso-  
 » lider, les esprits se fussent calmés, les  
 » divers partis se seraient ralliés; trois  
 » ou quatre ans eussent présenté chez  
 » eux une paix profonde, une prospérité  
 » brillante, une nation compacte, et j'au-  
 » rais mérité d'eux; je leur eusse épar-  
 » gné l'affreuse tyrannie qui les foule, les  
 » terribles agitations qui les attendent.

» Quant aux quinze millions d'Italiens,  
 » l'agglomération était déjà fort avancée:  
 » il ne fallait plus que vieillir, et chaque  
 » jour mûrissait chez eux l'unité de prin-  
 » cipes et de législation, celle de penser  
 » et de sentir, ce ciment assuré, infailli-  
 » ble des agglomérations humaines. La  
 » réunion du Piémont à la France, celle  
 » de Parme, de la Toscane, de Rome,  
 » n'avaient été que temporaires dans ma  
 » pensée, et n'avaient d'autre but que  
 » de surveiller, garantir et avancer l'é-  
 » ducation nationale des Italiens \*. Et

---

» la Prusse contre les trois plus grandes puis-  
 » sances de l'Europe, mais Frédéric le Grand.»  
 (*Mémoires de Napoléon, tome 2, page 90.*)

\* Une aussi grande détermination que celle  
 de l'abandon futur de l'Italie, entendue pour  
 la première fois, exprimée de la sorte, en

» voyez si je jugeais bien, et quel est  
 » l'empire des lois communes! Les par-

---

passant, avec aussi peu d'importance, sans le  
 développement d'aucun motif, l'appui d'aucune  
 preuve, n'eût, je l'avoue, pas plus de poids à  
 mes yeux qu'on n'en doit accorder à ces asser-  
 tions hasardées qu'amène si souvent et qu'ex-  
 cuse la chaleur des simples conversations. Mais  
 le temps et l'habitude m'ont appris que toutes  
 celles de Napoléon, en pareil cas, emportaient  
 avec elles leur sens plein, entier, littéral. Je  
 les ai trouvées telles toutes les fois que j'ai  
 rencontré les moyens de la vérification; et je  
 le fais observer afin que ceux qui seraient  
 portés à repousser aussi, ne le fissent pas trop  
 légèrement à leur tour, sans avoir employé  
 du moins la recherche des preuves.

Je trouve, par exemple, aujourd'hui dans  
 une dictée de Napoléon au général Montholon,  
 publiée dans les *Mémoires pour servir à l'His-  
 toire de France, vol. 1<sup>er</sup>, page 157*, un déve-  
 loppement si complet, si satisfaisant de la  
 simple phrase que j'avais recueillie de sa con-  
 versation, que je ne puis résister à le trans-  
 crire ici.

« Napoléon, y est-il dit, voulait recréer la  
 patrie italienne, réunir les Vénitiens, les Mila-  
 nais, les Piémontais, les Génois, les Toscans,  
 les Parmesans, les Modenais, les Romains, les  
 Napolitains, les Siciliens, les Sardes dans une  
 seule nation indépendante, bornée par les  
 Alpes, les mers Adriatique, d'Ionie et Méditer-  
 anée: c'était le trophée immortel qu'il éle-

» ties qui nous avaient été réunies, bien  
» que cette réunion pût paraître de notre

vait à sa gloire. Ce grand et puissant royaume aurait contenu la maison d'Autriche, sur terre; et sur mer, ses flottes, réunies à celle de Toulon, auraient dominé la Méditerranée et protégé l'ancienne route du commerce des Indes par la mer Rouge et Suez. Rome, capitale de cet Etat, était la ville éternelle, couverte par les trois barrières des Alpes, du Pô, des Apennins, plus à portée que toute autre de trois grandes îles. Mais Napoléon avait bien des obstacles à vaincre. Il avait dit à la consulte de Lyon : *Il me faut vingt ans pour rétablir la nation italienne.*

» Trois choses s'opposaient à ce grand dessein : 1° les possessions qu'avaient les puissances étrangères; 2° l'esprit des localités; 3° le séjour des Papes à Rome.

» Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la consulte de Lyon, que le premier obstacle était entièrement levé : aucune puissance étrangère ne possédait plus rien en Italie : elle était tout entière sous l'influence immédiate de l'Empereur. La destruction de la république de Venise, du roi de Sardaigne, du grand-duc de Toscane, la réunion à l'empire du patrimoine de Saint-Pierre, avaient fait disparaître le second obstacle. Comme ces fondeurs, qui ayant transformé plusieurs pièces de petit calibre en une seule de quarante-huit, les jettent d'abord dans le haut fourneau pour les décomposer, les réduire en fusion; de même les

» part l'injure de l'envahissement, et en  
» dépit de tout leur patriotisme italien,  
» ces mêmes parties ont été précisément  
» celles qui, de beaucoup, nous sont  
» demeurées les plus attachées. Aujourd'hui qu'elles sont rendues à elles-

petits Etats avaient été réunis à l'Autriche ou à la France pour être réduits en élémens, perdre leurs souvenirs, leurs prétentions, et se trouver préparés au moment de la fonte. Les Vénitiens, réunis pendant plusieurs années à la monarchie autrichienne, avaient senti toute l'amertume d'être soumis aux Allemands. Lorsque ces peuples rentrèrent sous la domination italienne, ils ne s'inquièrent pas si leur ville serait la capitale, si leur gouvernement serait plus ou moins aristocratique. La même révolution s'opéra en Piémont, à Gènes, à Rome, brisés par le grand mouvement de l'empire français.

» Il n'y avait plus de Vénitiens, de Piémontais, de Toscans; tous les habitans de la péninsule n'étaient plus qu'Italiens : tout était prêt pour créer la grande patrie italienne. Le grand-duché de Berg était vacant pour la dynastie qui occupait momentanément le trône de Naples. L'Empereur attendait avec impatience la naissance de son second fils pour le mener à Rome, le couronner roi d'Italie et proclamer l'indépendance de la belle péninsule sous la régence du prince Eugène.....»

» mêmes, elles se croient envahies,  
» déshéritées, et elles le sont!....

» Tout le midi de l'Europe eût donc  
» bientôt été compact de localités, de  
» vues, d'opinions, de sentimens et  
» d'intérêts. Dans cet état de choses, que  
» nous eût fait le poids de toutes les na-  
» tions du Nord? Quels efforts humains  
» ne fussent pas venus se briser contre  
» une telle barrière?..

» L'agglomération des Allemands de-  
» mandait plus de lenteur, aussi n'avais-je  
» fait que simplifier leur monstrueuse  
» complication; non qu'ils ne fussent  
» préparés pour la centralisation: ils  
» l'étaient trop au contraire, ils eussent  
» pu réagir aveuglément sur nous avant  
» de nous comprendre. Comment est-il  
» arrivé qu'aucun prince allemand n'ait  
» jugé les dispositions de sa nation, ou  
» n'ait pas su en profiter? Assurément si le  
» Ciel m'eût fait naître prince allemand,  
» au travers des nombreuses crises de  
» nos jours, j'eusse gouverné infaillible-  
» ment les trente millions d'Allemands  
» réunis; et pour ce que je crois connaître  
» d'eux, je pense encore que si une fois  
» ils m'eussent élu et proclamé, ils ne

» m'auraient jamais abandonné, et je ne  
» serais pas ici.....» Alors ont suivi des  
» détails et des applications douloureuses.  
» Puis il a repris: « Quoi qu'il en soit,  
» cette agglomération arrivera tôt ou tard  
» par la force des choses; l'impulsion est  
» donnée, et je ne pense pas qu'après  
» ma chute et la disparition de mon sys-  
» tème, il y ait en Europe d'autre grand  
» équilibre possible que l'agglomération  
» et la confédération des grands peuples.  
» Le premier souverain qui, au milieu  
» de la première grande mêlée, embras-  
» sera de bonne foi la cause des peuples,  
» se trouvera à la tête de toute l'Europe,  
» et pourra tenter tout ce qu'il voudra.

» Que si on me demande à présent  
» pourquoi je ne laissais pas transpirer  
» alors de pareilles idées? pourquoi je ne  
» les livrais pas à la discussion publique?  
» Elles eussent été si populaires, me  
» dira-t-on, et l'opinion m'eût été d'un  
» renfort si immense! Je réponds que  
» la malveillance est toujours beaucoup  
» plus active que le bien; qu'il existe  
» aujourd'hui tant d'esprit parmi nous,  
» qu'il domine aisément le bon sens,  
» et peut obscurcir à son gré les points  
» les plus lumineux; que livrer de si hauts

» objets à la discussion publique, c'était  
 » les livrer à l'esprit de cotterie, aux pas-  
 » sions, à l'intrigue, au comméragé, et  
 » n'obtenir pour résultat infaillible, que  
 » discrédit et opposition. Je calculais  
 » donc trouver un bien plus grand se-  
 » cours dans le secret; alors demeuraît  
 » comme en auréole autour de moi, ce  
 » vague qui enchaîne la multitude et lui  
 » plaît; ces spéculations mystérieuses qui  
 » occupent, remplissent tous les esprits;  
 » enfin, ces dénouemens subits et bril-  
 » lans reçus avec tant d'applaudissemens,  
 » et qui créent tant d'empire. C'est ce  
 » même principe qui m'a fait courir mal-  
 » heureusement si vite à Moscou: avec  
 » plus de lenteur j'eusse paré à tout; mais  
 » je m'étais mis dans l'obligation de ne pas  
 » laisser le temps de commenter. Avec  
 » ma carrière déjà parcourue, avec mes  
 » idées pour l'avenir, il fallait que ma  
 » marche et mes succès eussent quelque  
 » chose de surnaturel. Et alors l'Empe-  
 » reur est passé à l'expédition de Russie,  
 » répétant une grande partie des choses  
 » que j'ai dites ailleurs. Je ne reproduis ici  
 » que ce qui m'a paru neuf.

« Et voici encore, disait-il, une autre  
 » circonstance où on a pris l'accident

» pour le principe. J'ai échoué contre les  
 » Russes; de là ils sont inattaquables chez  
 » eux, invincibles; mais pourtant à quoi  
 » cela a-t-il tenu? Qu'on le demande à  
 » leurs fortes têtes, à leurs hommes sages  
 » et réfléchis? Qu'on consulte Alexandre  
 » lui-même et ses sentimens d'alors?  
 » Sont-ce les efforts des Russes qui m'ont  
 » anéanti? Non, la chose n'est due qu'à  
 » de purs accidens, qu'à de véritables  
 » fatalités: c'est une capitale incendiée  
 » en dépit de ses habitans, et par des  
 » intrigues étrangères; c'est un hiver,  
 » une congélation dont l'apparition su-  
 » bite et l'excès furent une espèce de  
 » phénomène; ce sont de faux rapports,  
 » de sottises intrigues, de la trahison, de  
 » la bêtise, bien des choses enfin qu'on  
 » saura peut-être un jour, et qui pourront  
 » atténuer ou justifier les deux fautes  
 » grossières en diplomatie et en guerre,  
 » que l'on a le droit de m'adresser: celle  
 » de m'être livré à une telle entreprise,  
 » en laissant sur mes ailes, devenues bien-  
 » tôt mes derrières, deux cabinets dont  
 » je n'étais pas le maître, et deux armées  
 » alliées que le moindre échec devait  
 » rendre ennemies. Mais pour tout con-  
 » clure enfin sur ce point, et même